

→ Rencontre avec Nadja



Chien bleu, ill. Nadja, L'École des loisirs

Farid Chenoune : *Je ne suis pas un expert des livres « pour enfants », comme on dit, et j'aime tous les livres de Nadja. Un jour, j'ai acheté Chien Bleu pour ma fille et j'ai tout de suite été émerveillé par la magie de ce livre, une magie que je n'avais pas rencontrée depuis longtemps. J'ai été ébloui, je m'en souviens encore (je le suis toujours), par cette chose très archaïque qu'il enferme, comme s'il réveillait les puissances sourdes de l'imaginaire.*

Et puis, plus tard, par hasard, j'ai fait sa connaissance et, depuis dix ans, à travers son œuvre, j'ai l'impression d'entretenir avec Nadja une sorte de conversation souterraine et très tonique.

Si on met à part les livres pour les tout-petits, par exemple Maxou, en forme de cubes à comptines qu'on manipule comme de petites boîtes à histoires, en dehors de ces livres-là donc, je crois qu'il y a deux veines chez Nadja : la veine de la fée des mystères et la veine de la sorcière mauvaise langue.

La première veine, c'est, bien sûr, celle de Chien Bleu (c'est un peu le navire amiral), avec tout ce qui tourne autour des rapports instinctifs, primordiaux, des êtres avec le monde, la nature, les arbres, la nuit, les animaux. Ce qui provoque probablement cette poésie magique, comme si, aimantés par une loi d'attraction mystérieuse, on était entraînés dans les profondeurs de notre présence au monde, du simple fait d'exister, avec les angoisses et les peurs les plus archaïques que cela implique et dont nous avons tous l'expérience intime. Nadja a une manière envoûtante de réveiller cette expérience, souvent enfouie dans l'enfance mais pas seulement limitée à l'enfance, cette expérience du premier contact avec le monde et avec ces mystères

sourds qui l'habitent dont on ne sait pas de quoi ils sont faits et dont on garde une demi-conscience flottante tout au long de la vie. Dans Le Livre des créatures, il y a cela aussi, comme si elle allait chercher dans le tréfonds noir de l'univers les petits êtres mythiques qui le peuplent et s'y agitent secrètement. C'est comme une anthologie ou un dictionnaire des peurs, des enchantements, des secrets.

Et puis à l'autre bout de l'étagère, il y a la méchante Nadja, la sorcière mauvaise langue qui déteste les bons sentiments, ricane de la petitesse des pauvres humains et nous fait éclater de rire sur notre propre dos. Le meilleur exemple, c'est Les Dieux de l'Olympe, où elle passe son temps à jeter des peaux de banane sous les grandes histoires de la mythologie. C'est la mythologie racontée à échelle humaine, avec son cortège de petites jalousies, de petites misères, de coups bas, de ragots, d'égoïsmes, de médiocrités, de fatuités.

On disait de Proust qu'il était un chat persan dans une loge de concierge. Nadja aussi est dans sa loge de concierge et elle ne rate rien de ce qui se passe dans l'escalier, de ce qu'on y voit et de ce qu'on y entend. C'est un régal, on ne se lasse pas de tant de turpitudes !

F.C. : Comment as-tu commencé ?

Nadja : J'ai commencé parce que je dessinais beaucoup et que je devais gagner ma vie. Sinon, j'ai un amour immense pour les livres depuis toujours. J'avais alors le désir de faire des livres comme ceux que j'avais aimés pour donner aux enfants à rêver comme j'avais rêvé. Étant donné que je dessinais beaucoup pour moi-même et professionnellement pour des magazines de mode et de haute couture et que je pratiquais aussi la peinture, j'avais dans mes tiroirs pas mal de choses commencées, en particulier des personnages inventés pour mon fils qui devait avoir 5 ou 6 ans à l'époque. Je me suis décidée à montrer tout ce travail à un éditeur et j'ai publié mon premier livre chez Gallimard grâce à Geneviève Brisac, *Pourquoi les éléphants sont gris*.

Un peu plus tard, j'ai écrit *Tiens bon, Ninon* que j'ai présenté cette fois à Arthur Hubschmid à L'École des loisirs. Il y était, entre autres, question du rocher des singes à Vincennes que j'adore où les grilles sont pour moi la métaphore de la cour de récré et des difficultés des relations humaines.

Avant, il est vrai, j'avais écrit un petit roman policier pour enfants intitulé *Pas de secret pour Gigi* avec un moustique et une petite fille pour personnages.

Rencontre avec Nadja



Hermès par Nadja, in : *Les Dieux de l'Olympe*, tome 1, L'École des loisirs



L'Horrible petite princesse, ill. Nadja, L'École des loisirs



F.C. : Tout cela est venu de manière intuitive ?

N. : Non, mais plutôt d'un concours de circonstances. J'ai retrouvé en travaillant sur ces projets le plaisir que j'avais quand j'étais petite et que je faisais des histoires dessinées devant et pour ma sœur plus petite qui ne cessait de m'interroger. C'était déjà quelque chose de très narratif.

F.C. : Dans *L'Horrible petite princesse*, tu te mets en scène. Il y a l'histoire et toi, l'auteur, assise à sa place, qui commente et interpelle les personnages.

N. : Je trouve intéressant de prendre en compte la place de celui qui est en train de raconter. Il y a donc une voix off, et une image off. À la fin, l'auteur sort du livre.

F.C. : Dans *Les Croquettes à la souris*, tu es encore là. C'est un livre autobiographique ?

N. : C'est un cas un peu spécial. J'avais écrit le texte dans un déroulement tout à fait classique en pensant l'illustrer et j'avais préparé au moins 150 dessins. Je ne sais pas pourquoi, je n'arrivais pas à articuler les deux en un système cohérent. J'ai commencé dans mon agenda à griffonner des bulles pour me débarrasser du chat et c'est passé tout seul, je l'ai fini légèrement, en riant.

La Petite fille du livre est aussi une mise en abyme. J'aime et je m'amuse à dire au lecteur à la fois que ce que je propose est un livre et en même temps que ça n'en est pas un, qu'il va se faire prendre. Il s'agit d'une espèce de jeu sur le fait de croire ou de ne pas croire à ce qu'on me raconte. J'avais cette même idée pour *Les Dieux de l'Olympe*, en insistant sur le nerf du mythe, la jalousie, le cocuage, etc. et en utilisant volontairement un langage quotidien qui mine le mythe. On rit, et on croit aux mythes. Une des choses que j'aime le plus en littérature est le « il était une fois », qui revient à dire : « Est-ce que vous allez jouer ? Êtes-vous d'accord pour entrer dans le jeu ? ». Il s'agit d'un contrat mais il ne faut pas pour autant que la présence de l'auteur soit envahissante car ce serait courir le risque d'empêcher le lecteur d'entrer de l'autre côté du miroir.

F.C. : Tout a l'air facile, simple. Est-ce que cela tient au travail ou est-ce la grâce ? On a l'impression que tu as d'emblée une totale liberté par rapport à l'histoire que tu es en train de raconter.

N. : Je dois fournir un énorme travail pour faire le livre dans son entier mais l'idée de l'histoire me vient au fil de la plume. En général, le noyau dur de l'histoire est trouvé très vite, mais pas du tout quand je le veux.

Rencontre avec Nadja

Quand je le veux vraiment, rien n'arrive, rien du tout. Et puis un matin, je me lève et j'ai l'histoire dans ma tête. Je travaille tous les jours et je suis persuadée que le fait de travailler beaucoup facilite la venue des idées, nourrit un univers fantasmatique.

F.C. : Et la méchanceté ? Cette mère méchante dans un de tes livres ? D'où viennent-elles ?

N. : On a tous commencé notre vie de lecteur par les contes de fées et donc tous connu la double personnalité de la mère qui aime, qui protège et qui fait peur. La méchanceté est quelque chose de très tonique, à quoi on adhère même si on en a peur. Les tares et les travers des personnages possèdent une tonicité qui suffit à leur donner une légitimité et une fraîcheur mais le récit de leurs aventures doit en même temps être structurant.

F.C. : J'aimerais que tu parles d'Olga Lecaye, ta mère, de votre enfance, à toi, ta sœur et tes frères ?

N. : Nous n'allions pas à l'école, ma mère avait envie de créer son propre univers, de s'occuper de nous, de nous laisser le temps de jouer et de rêver et cela jusqu'à treize ans. Elle faisait de la peinture et fabriquait des bouquins pour nous. Il nous semblait donc tout à fait normal d'avoir des livres de maman à la maison et de la voir faire des livres comme on fait des gâteaux. Nous étions quatre enfants, ce qui faisait toujours de grandes tablées et nous sommes tous restés dans le bain. Même Grégoire (Solotareff), qui a un temps exercé la profession de médecin, a fini par retomber dedans.

F.C. : Quand on t'écoute parler de cette période, on se dit qu'au fond vous êtes des enfants de la balle et que cette enfance loin de l'école vous a donné une incroyable liberté, souveraineté, dans votre façon de faire les choses.

N. : Oui, nous avons confiance en nous. Quand nous étions petits et quoi qu'on fasse, nous ne recevions que des encouragements et nous avons longtemps ignoré ce qu'étaient la censure, les reproches, et même les conseils d'adultes dans ce domaine.

F.C. : Plus grande, est-ce que tu as des « maîtres » que tu as envie d'imiter, des modèles qui représentaient pour toi des personnages de référence ?

N. : J'ai été sous influence, à la Steinberg. Au début, j'aimais Maurice Sendak, il est très présent et en particulier *Monsieur le lièvre voulez-vous m'aider* ? dans mes histoires de lutins des bois. Plus tard, Tomi

Ungerer me bluffait complètement, et je me disais : « Quelle pêche il a, ce mec, pour oser et être capable de faire des trucs qui flashent », Picasso m'a également influencée et je pensais que si on pouvait faire ça, si on en avait le droit, alors on pouvait tout faire. Nous avons beaucoup de livres d'art à la maison et nous les regardions souvent ensemble, nous en parlions sans arrêt, nous avons aussi tous les cartoons qui paraissent dans le *New Yorker* et nous regardions et mettions tout au même niveau, il n'était pas question de hiérarchie des choses et des genres.

Pour *Chien Bleu*, je me souviens qu'il y avait alors un beau livre de Chris Van Allsburg sur le Père Noël, *Boréal express* qui introduisait une dimension autre dans l'album pour enfants. J'ai eu envie de faire un livre comme ça, très spectaculaire et qui nous emporte, avec une pirouette à la fin. J'éprouvais une envie de spacieux. Et puis un jour, à la campagne, j'avais le blues et je regardais un chien que j'adorais, tout noir. Je me disais qu'il savait tout, j'ai souvent l'impression que les chiens possèdent le savoir, un sens archaïque des choses très étonnant. Ils ont un regard troublant, très humain au point de donner l'impression qu'ils racontent un truc.

La première version était très fantastique et elle est devenue peu à peu assez réaliste : le fait qu'il se passe quelque chose est plus fort dans un contexte simple et banal que dans un contexte plus romanesque.

F.C. : Tu passes d'un style à un autre avec apparemment beaucoup d'aisance. La pâte n'est pas la même, les profondeurs sont différentes. Comment cela se passe-t-il ?

N. : J'ai toujours énormément dessiné, je sais comment faire un volume, comment le faire fonctionner et à partir de là, je suis comme un metteur en scène. En gros, j'ai deux styles : l'un pâteux, croûteux, avec beaucoup de matière, qui donne plus de place à la peinture dans le sens où l'image parle plus par elle-même et que j'accorde une moindre importance au texte. Le texte est en effet réduit au minimum de ce que je dois raconter, comme dans une tapisserie. Et puis il y a un style plus léger qui laisse la place à de multiples dialogues collés, le plus souvent dans la veine comique, très rapide, avec le moins de peinture possible. Pour moi, cela ressemble un peu à une pièce de théâtre avec quelque chose de plus statique mais où une réplique incite le « mec », le chat par exemple dans *Les Croquettes à la souris* à se tourner. L'équilibre est difficile à trouver.

rencontre à l'école

Rencontre avec Nadja

F.C. : Tu es tombée très tôt dans la marmite. Maintenant que tu es grande, à quoi penses-tu quand tu fais tes livres pour les enfants ?

N. : Ce qui est sûr, c'est que je ne pense pas en termes de thématique parce qu'on peut en faire ce qu'on veut. Je sais ce que je ne veux pas leur raconter, je ne peux pas faire un livre qui finit mal. Je pense toujours à procurer du plaisir à l'enfant, j'ai envie de lui dire que tout s'arrange, lui donner envie de vivre, lui mettre sous les yeux des personnages qui ont confiance et à qui on fait confiance, sinon j'aime jouer avec l'ordre et le sens du récit. Un récit a le droit d'être déchiré, je trouve agréable de réussir quelque chose sans s'imposer de conventions narratives, quand le texte n'a pas de règle. Je crois plus important d'introduire de la dérision, une mise à distance, on peut rire avec ce qu'on aime sans le casser.

F.C. : Est-ce que tu montres tes livres à d'autres gens avant de les confier à un éditeur ?

N. : Oui, je l'ai fait pendant un temps avec Raphaël Fetjo, mon fils. Mais quand il a commencé à me critiquer, j'ai arrêté. Il est important pour moi de ne pas parler de mes livres en cours parce que c'est un truc entre soi et soi, qu'on a plusieurs chemins en soi et que le fait d'ajouter les commentaires de quelqu'un donne le vertige. J'aime garder longtemps mon projet dans sa bulle, non vu par qui que ce soit.

F.C. : Quelle place a le regard de l'éditeur ?

N. : Il est important d'avoir le regard de l'éditeur mais je ne dis pas oui à tout. Il m'a été difficile de faire accepter le graphisme de *Chien Bleu*, qu'on disait trop peinture, et manquant d'une ligne claire, j'ai tenu bon. À d'autres moments, j'ai accepté un compromis, par exemple quand pour *L'Horrible petite Princesse*, je me mettais en scène et dialoguais avec les personnages. Arthur Hubschmid a considéré que c'était illisible, j'ai donc accepté que ce soit le personnage qui raconte.

Propos retranscrits par Joëlle Turin

Chien bleu, ill. Nadja, L'École des loisirs (détail)

